

" Agir et espérer "

J e a n d e N E Y M A N

-:-:-:-:-

Né le 2 Août 1914, à Paris.

Fusillé par les Allemands le 2 Septembre 1944
à Saint-Nazaire .

-:-:-:-

Professeur agrégé de l'Université .

animateur de la Résistance dans la région de
La Baule - Saint-Nazaire.

Membre du Parti Communiste.

-:-:-:-

Cette lettre, écrite à ses parents, le jour même de son exécution, contient un passage en code : la clef de ce code, donnée par l'avant-dernier paragraphe de la lettre (3 et 6 ... ampères), consiste à retenir alternativement les 3ème et 6ème mots de chaque ligne du manuscrit, à compter de la phrase conventionnelle "je n'ai pas compris".

On trouve cette phrase à la 13ème ligne de la page 4 de la présente copie ; les mots à retenir ont été soulignés. Ils forment la phrase :

"Nous avons fait excellent travail avant arrestation - Couper ou brouiller fils - Allemands prisonniers et fusillés, sans parler équipements - Texte double dont orthographe fantaisiste et sens extérieur valable finira par mon nom - Propagande réussie même ici souvent - JEAN."

-:-:-:-

Près de LA BAULE, le 2 septembre 1944.

Mes chéris,

Nous voici donc en septembre, au début de la sixième année de ce cauchemar, qui semble heureusement ne plus devoir être bien long à se dissiper. Déjà pour vous, j'espère, ont disparu les angoisses de cette sorte de siège par la famine dont Paris souffre depuis si longtemps. Mais je sais que ce n'est rien devant l'immense soulagement moral de penser à la fin de l'infamale époque que nous vivons encore. Et les perspectives d'avenir, encore qu'incertaines, n'en sont pas moins lumineuses. Moi-même, je suis heureux doublement, et pour mon compte personnel, et pour la joie de tant d'êtres qui en sont heureux. Pourtant, à cette atmosphère radieuse, il faut que j'apporte un nuage : il m'est arrivé ces derniers temps une aventure fâcheuse qui va retarder peut-être longtemps le plaisir de nous voir.

Voici l'histoire en gros (vous aurez des détails ensuite).

Vers le 10 août, un jeune *marin allemand*, qui avait déserté, cherchait asile dans les parages *de la ferme* où j'avais élu mon domicile principal, depuis un mois à peu près. C'est moi qui le rencontrai d'abord, et, après une longue conversation, considérai que c'était un bon type qu'il serait inhumain de laisser reprendre et fusiller par les autorités militaires allemandes. *Aussi* je le vêtis en civil et demandais au fermier, ~~Joseph~~ de bien vouloir le nourrir à mes frais, pendant le temps (que nous supposons court) où les *Américains* ne seraient pas encore venus. Le gars, se sentant en danger malgré tout, je lui donnai même un vieux revolver que j'avais trouvé dans la cave de ma maison en voulant y enterrer mon poste de radio. Tout se passa bien quelques jours, et j'eus même le plaisir de faire de bonnes parties d'échecs avec mon Fritz, ou plutôt Gerhardt, comme il se prénommait.

Par malheur, les Américains ne venant pas, Gerhardt s'ennuyait et se montrait imprudent, circulant autour de la ferme. Si bien qu'il fut pris par une patrouille, avec son revolver en poche, et que je fus arrêté, ainsi que peu après tous les adultes de la ferme (Mme et M. Jergaud, et un aide, Jean Mercy, que j'avais d'ailleurs connu à La Baule, alors que, mécanicien, il prenait des leçons de sciences pour passer un concours naval). Nous fûmes donc, Gerhardt et moi d'abord, en voiture à cheval, puis les autres en camion, conduits dans un camp entre St-Nazaire et Montoir, pour y être interrogés. Mme Jergaud fut relâchée, mais au bout de 8 jours, le 25 août, Gerhardt, Jergaud et moi, nous passions devant un conseil de guerre siégeant au camp de la marine Endras (entre St-Nazaire et La Baule. Comme je n'avais jamais voulu éviter mes responsabilités, et encore moins les rejeter sur le pauvre fermier, c'est évidemment moi qui fus condamné au maximum ; et, tandis que Jergaud s'en tirait avec 2 ans de prison, je fus condamné comme Gerhardt. Il me restait encore une chance : le jugement devait être confirmé par le Commandant de St-Nazaire, de sorte qu'au lieu d'être fusillé tout de suite, je fus conduit, à côté du tribunal, dans un pavillon où j'ai attendu jusqu'à ce matin des nouvelles d'une sorte de pourvoi que j'avais formulé.

Voilà donc en résumé les événements, assez bêtes à certains points de vue, qui vont, je ne le crains que trop, vous faire tant de peine. Comme disait Heine :

Das ist des Los, des Menschen los

Was schön und gross, das nimmt ein schlechtes Ende !

Maintenant, mes chéris, ne croyez pas que j'en sois bien affligé. Ah, pour ça, par exemple, il en faut davantage pour me faire perdre ma bonne humeur, et ces dernières semaines ont été bien agréables pour moi.

D'abord, il y a la joie d'avoir fait mon devoir, ^{- ou,} ~~SHI~~
ce qui est la même chose, ce que je considérais comme mon devoir -
envers et contre tous. Comme je l'ai expliqué aux juges, si le
hasard met à côté de moi quelqu'un qui se noie, je ne me demande
pas, en me jettant à l'eau, depuis combien de temps j'ai déjeuné.

Ensuite, il y a l'immense plaisir d'avoir pu, jusqu'au
bout, faire du bien autour de moi - Passons sur Gerhardt - Ma
connaissance de l'allemand m'a maintes fois permis d'être utile
au 1er camp. J'ai également pu, et c'est le principal, obtenir
à peu près justice en ce qui concerne ceux qui n'avaient rien à
voir dans l'affaire, Mercy et Jergaud - Sans parler du bien que
j'ai pu faire en montrant une fois de plus aux Allemands que les
Français ont le sens de l'honneur. Et mille détails qui me font
penser aux vers de Kipling, traduits par moi-même pour compléter
Maurois, à la fin de son célèbre poème "Si..."

Si tu peux, lorsque vient l'instant désespéré,
De tout ce qu'il contient, tirer pourtant la somme,
Alors à toi, mon fils, est la Terre entière - et,
Bien plus, tu es un Homme !

Et puis, il faut que je l'avoue aussi, je suis heureux
et fier du succès d'estime que j'ai remporté pendant mon juge-
ment. Quand le président m'a demandé pourquoi j'avais accueilli
Gerhardt, et si je ne savais pas que c'était interdit, et que
j'ai répondu : "Pour un Français, c'est une question d'honneur
d'aider celui qui demande de l'aide, et l'honneur est d'autant
plus grand que l'on risque davantage" - quand, après le réqui-
sitoire qui demandait la mort pour Jergaud et moi, et la plai-
doirie qui nous confondait aussi, on m'a demandé si j'avais
quelque chose à ajouter, et que j'ai dit : "Je précise bien
que, désirant dès le début conserver l'entière responsabilité
de mon acte, je n'ai jamais dit à la ferme (où l'on ignore
l'allemand) ce qu'était au juste Gerhardt, de sorte que je suis
seul responsable.", - à ces moments il y a eu des murmures dans
la salle, et ce n'était pas de la moquerie. Et là où, je dois

le dire, j'ai éprouvé l'une des plus puissantes impressions de bonheur de ma vie, ce fut, tout de suite après le jugement, quand j'ai entendu discuter sur moi les hommes de garde dans le couloir devant ma cellule. Si vous aviez pu les entendre, mes chéris, mon coeur eût éclaté de fierté joyeuse.

En plus de cela, il y a une foule de petits à-côtés agréables, une foule étonnamment nombreuse de réjouissances secondaires, qui me donnent l'occasion de vous donner en vrac quelques détails.

Le seul ennui que j'ai eu, c'est que, le jour où l'on m'a arrêté, on m'a pris mes si utiles lunettes et que depuis, personne n'a jamais pu savoir ce qu'elles sont devenues. Personnellement je n'ai jamais pu comprendre pourquoi ; quelqu'un de vous comprendra peut-être, à la longue, quoique, maintenant que nous ne nous verrons plus, cela n'ait vraiment plus d'importance...!

Un premier incident que nous avons eu en route mérite d'être signalé : il constitue vraiment un petit fait comique. Comme nous voyagions sur notre carriole, où nous étions attachés fort discrètement, tirés par un excellent cheval vers une destination hélas triste, un passant rentrant du travail à pied nous demanda naïvement : "Il n'y a pas une place pour moi ?" Je n'avais pas ri avant, mais, à partir de ce moment, je perdais toute mauvaise humeur ou dépit de mon arrestation. Et depuis, j'ai toujours eu des occasions agréables ou divertissantes. C'est ainsi que j'ai pu couper dans une planche, obligeamment prêtée, d'une part un échiquier percé de trous où s'enfilaient les tiges des pièces, découpées d'autre part. De cette façon j'ai pu jouer en paix sans que les voisins puissent brouiller le jeu, quelle que fût leur turbulence juvénile. Fallait voir ce jeu fait de fil de fer et de bois, signé Jean, reconnaissable à 100 mètres !

Il fallait aussi voir les Allemands s'empresser à jouer avec moi (qui ne pouvait causer aux autres prisonniers) comme s'ils désiraient tous me consoler, et prouver par leur amabilité qu'ils déploraient ma situation et qu'ils auraient bien voulu faire quelque chose - mais quoi ? - pour ne pas me voir fusiller (on s'y attendait dès le début).

Aussi n'est-ce pas sans laisser presque des amis que j'ai quitté le camp : à peu près tous ceux avec qui j'avais parlé, ou peu s'en faut. Naturellement j'ai du y laisser aussi, aussi avec quelque regret, le plus beau de mon équipement, c'est à dire mon jeu d'échec - Quand je serai ministre, je changerai le texte de ce règlement rigoureux dont je fus victime ...!!

Or, depuis le jugement, les doubles rations (pour le moins) de tout ce qui est comestible ou buvable, dont je suis favorisé, auraient enthousiasmé ceux qui s'imaginent que "Jean bon" ne peut vivre sans autre orthographe (si j'ose ce déplorable calembour). Au début je crus à un cuisinier fantaisiste qui aurait voulu terminer peut-être une époque de son service par un festin capable de faire sensation, et je m'attendais à retourner à un ordinaire modeste, en homme de bon sens que je suis. Mais comme une ahurissante abondance continuait à régner de plus en plus belle, et que de l'extérieur ou de l'intérieur toutes sortes de friandises ne cessaient d'affluer, la seule explication valable, à laquelle je dus me rendre, était une bienveillance collective touchante. Chacun, se demandant si cela finira bien ou mal pour moi, concluait que le mieux devait être de participer par tous les moyens à me rendre "succulentes" les heures dont j'étais encore maître, en attendant qu'on sût si mon pourvoi, soutenu par mon avocat et les vœux de tous, arriverait à être rejeté ou non. Et, de la part des officiers aussi, une amabilité bien trop franche et personnelle pour n'être que de la propagande, venait satisfaire tous mes désirs. Ainsi, en l'absence de mes lunettes, on a réussi à me faire voir clair en mobilisant les lunettes d'essai de l'oculiste

militaire ! Et ma chambre étant peu lumineuse, on a même été jusqu'à m'autoriser à sortir dans le plus éclairé des couloirs d'ici, avec tout mon matériel. Car le plus beau, c'est qu'on m'a pourvu d'un matériel comme je n'en eus pas souvent : table, sous-main, papier à volonté, crayon chimique, gomme, règle, couteau ("et tout pour Jean !" comme disait ma petite soeur autrefois) - et par dessus le marché, l'autorisation de travailler à tout ce que je voulais laisser après moi, qui me paraît pouvoir être utile ... aux générations futures, pour parler modestement !

C'est ainsi qu'en plus de cette lettre vous récupérerez de moi presque un volume de remarques et réflexions plus ou moins scientifiques et pédagogiques. J'espère qu'elles intéresseront Papa, et peut-être un professeur curieux de points de vue non classiques.

Je m'en vais donc disparaître dans les meilleures conditions possibles, après avoir passé mes dernières semaines de condamné plus confortablement que bien d'autres semaines, sans avoir subi aucun mauvais traitement - après avoir eu la chance de voir le sinistre tableau du monde de 1939 remplacé par les clairs perspectives de 1944, et la nouvelle chance que ma condamnation me donne le droit de penser que je n'y suis pas complètement étranger - après avoir dégusté l'amusante et flatteuse ironie du sort qui me fait l'un des derniers fusillés français de cette guerre - avec l'agréable sensation d'avoir laissé par écrit le meilleur de moi-même, en plus de ce que j'ai pu laissé comme influence peut-être durable dans la vie de ceux que j'ai connus.

Et comme, dans les conditions où elle se produit, ma disparition peut avoir autant d'effet que le bien que j'aurais pu faire en un peu de vie supplémentaire, mon seul regret est le chagrin qu'elle ne peut, hélas, manquer de vous causer.

Ainsi, si vous voulez me faire rétrospectivement plaisir, ne soyez pas trop malheureux. Je vous ai assez aimé pendant ces dernières 20 années pour que vous ne m'en vouliez pas de vous